



L'histoire brésilienne de trois notables neuchâtelois

L'historienne Sylvie Doriot Galofaro raconte dans un livre l'épopée de trois Neuchâtelois qui ont fait de bonnes affaires au Brésil aux 18e et 19e siècles avant de léguer leur fortune à leur canton.

PAR **NICOLAS WILLEMIN**



Ils ont fait fortune grâce aux richesses brésiliennes et en ont fait profiter Neuchâtel: David de Pury, Auguste-Frédéric de Meuron et James-Ferdinand de Pury. PHOTOMONTAGE: FRANÇOIS ALLANOU



Il s'agit de trois hommes à qui Neuchâtel doit beaucoup. On connaît bien aujourd'hui ce que la capitale cantonale doit à l'héritage de l'homme d'affaires David de Pury, décédé à Lisbonne en 1786, dont la fortune a permis la construction de plusieurs édifices. Après avoir fait fortune au Brésil, à Salvador de Bahia, dans l'industrie du tabac, Auguste-Frédéric de Meuron est revenu dans son pays natal pour y construire l'hôpital de Préfargier, à la pointe de la psychiatrie en ce milieu du 19^e siècle.

Enfin, le neveu d'Auguste de Meuron, James Ferdinand de Pury, a succédé à son oncle à la tête de la fabrique de tabac, qu'il développe considérablement. A son retour à Neuchâtel, il fait construire une très belle villa, léguée à sa mort en 1902 à la Ville de Neuchâtel pour y installer le Musée d'ethnographie.

Beaucoup d'informations

C'est à partir des parcours de ces trois personnalités neuchâteloises que l'historienne valaisanne Sylvie Doriot, qui connaît bien Neuchâtel pour y avoir fait ses études, raconte leurs contributions à l'industrialisation du Brésil. Son livre, «Du diamant au tabac, une première industrialisation suisse au Brésil (1736-1964)», vient de sortir de presse aux éditions Slatkine. Un ouvrage rempli de très nombreuses informations et sources et richement illustré.

Cette industrialisation brésilienne est bien évidemment basée en grande partie sur l'exploitation d'esclaves d'origine africaine. L'auteure explique que si la traite négrière est remise en cause dès le début du 19^e siècle dans le sillage de la Révolution française, le Brésil ne l'interdira formellement qu'en 1850 et abolira l'esclavage en 1888 seulement.

Un sujet bien connu de Sylvie Doriot, puisqu'elle a défendu son mémoire en ethnologie à l'Université de Neuchâtel en 1988 sur le thème des écoles de samba à Rio et du centenaire de l'abolition de

l'esclavage.

L'origine de leur fortune

Dans son nouveau livre, fruit de plusieurs années de recherches en Suisse, au Portugal et, bien sûr, au Brésil, l'auteure dresse un tableau très détaillé du parcours de ces trois personnages, de l'origine de leur fortune, de la façon dont ils ont profité du travail d'une main-d'œuvre basée notamment sur l'esclavage et de l'importance financière de leur héritage légué à Neuchâtel.

L'ouvrage explique ainsi en détail pourquoi David de Pury, après sa formation de négociant à Marseille puis à Londres, s'installe à Lisbonne en 1736 pour y développer le commerce des mines de diamant au Brésil, puis de bois précieux provenant de cette colonie portugaise. Il obtient même de la part de l'homme fort de la cour de Lisbonne, le marquis de Pombal, l'exclusivité sur l'exploitation des gisements de diamants brésiliens, ce qui va lui procurer une fortune colossale.

Indispensables esclaves

Avant d'arriver au Brésil en 1817 à l'âge de 27 ans, Auguste-Frédéric de Meuron s'est formé à Lisbonne chez les successeurs de David de Pury, des lointains cousins de la famille de Meuron. Très peu de temps après son arrivée, il crée, à Salvador de Bahia, avec un associé français, une fabrique de tabac à priser (aussi appelé tabac râpé) sur un site appelé Arêa Preta, un nom qui deviendra la marque de la société. Le travail des esclaves est alors indispensable. A partir de cette petite fabrique, de Meuron va édifier ce qui va devenir «la plus grande industrie suisse au Brésil», comme l'écrit Sylvie Doriot. La société Meuron & Cie, qui s'installe aussi à Rio, va rester en mains familiales jusqu'au début du 20^e siècle, sous la conduite d'un neveu par alliance, James de Pury, puis d'autres proches, issus de la sœur d'Auguste de Meuron, la famille Bo-



rel. L'auteure est retournée au Brésil et a retrouvé à Salvador et à Rio des traces qui perpétuent encore aujourd'hui le souvenir neuchâtelois. C'est ainsi qu'une colline désormais urbanisée de Rio, où se situait un site de production de Meuron & Cie, devenu Borel & Cie, porte encore aujourd'hui le nom de cette famille neuchâteloise. Appelé autrefois le pic Meuron, c'est devenu le «Morro do Borel», une favela de Rio où résident 20 000 habitants.

«Du diamant au tabac, une première industrialisation suisse au Brésil (1736-1964)».
Editions Slatkine, 376 pages, 38 francs.